



HUBERT HADDAD

Opium Poppy

Z

« Hubert Haddad prend à bras-le-corps le réel de son temps dans ce qu'il a de pire, de plus barbare, et en tire un grand livre. Il est évident que l'on n'oubliera jamais le héros d'*Opium Poppy*. » *Livres Hebdo*, Jean-Claude Perrier

« Dans la veine du formidable *Palestine*, Haddad a l'efficacité terrible du sniper pour achever l'innocence. Poète impitoyable. » *Le Monde*, Philippe-Jean Catinchi

« Une fois encore, son livre emporte l'adhésion par sa façon de se tenir sur la crête, entre le reportage et la grande prose dramatique. » *L'Humanité*, Jean-Claude Lebrun

« Hubert Haddad signe un magnifique roman, qui prend aux tripes et dérange nos bonnes consciences occidentales. » *Le Soir*, Lucie Cauwe

Le Monde

18 novembre 2011

Une innocence broyée

Face à la violence, tout s'évanouit. Comme l'espoir. L'humain se perd, l'identité s'abîme. Il sera Alam puisqu'il lui faut un nom. Il empruntera celui de son frère, le Borgne, lui qui, pour les siens, est l'Evanouï, parce qu'il n'a pas supporté la mutilation de sa circoncision. Dans le ciel afghan, au-dessus des champs de pavot, ne tournent que les hélicoptères de combat qui hachent l'azur ou, à leur suite, de grands charognards planent « avec une élégance incomparable dans l'atmosphère saturée de kérosène ». C'est là que meurt l'enfance. L'ainé part rejoindre les talibans. Le père, soudain infirme, se fige en « statue triste » reléguée en ville, quand, « prises entre deux feux, essuyant la charia des mollahs et les dommages collatéraux des missiles », les populations fuient. Mais il n'y a pas de havre possible. Enrôlé dans un conflit qui broie sans discernement hommes et âmes, Alam finit aux franges urbaines de Paris, où la même guerre se rejoue et où l'innocence d'une junkie qui l'adopte n'a pas plus de force que l'énergie rayonnante de Malala, sa belle voisine vitriolée pour avoir voulu apprendre. « Comment savoir ce qu'il y avait avant la mort ? » Dans la veine du formidable *Palestine* (Zulma, 2008), Haddad a l'efficacité terrible du sniper pour achever l'innocence. Poète impitoyable. ■ Philippe-Jean Catlinchi

● *Optim Poppy*, d'Hubert Haddad, Zulma, 176 p., 16,50 €

19

LITTÉRAIRE

DE JEAN-CLAUDE LEBRUN

Hubert Haddad Itinéraire d'un enfant afghan

OPRUM POPPY, d'Hubert Haddad.

Éditions Zulma, 176 pages, 10,50 euros.

En 2007 paraissait *Palastine*, qui fut récompensé par le prix Renaudot poche. C'était un récit à la fois superbe et tragique qui se maintenait constamment à hauteur d'homme, puisant là son extraordinaire vigueur. *Opium Poppy* s'inscrit dans ce lignage. Hubert Haddad y évoque l'itinéraire d'un adolescent afghan bousculé par des forces contraires. Une fois encore, son livre emporte l'adhésion par sa façon de se tenir sur la crête, entre le reportage et la grande prose dramatique.

Un jeune garçon, arrêté sur un quai de gare, à la descente d'un train, avait été conduit dans un centre de rétention de la région parisienne. Sur une carte, il avait désigné une zone du sud de l'Afghanistan, dans le Kandahar, sans doute sa région d'origine. Pour essayer de connaître son identité, on avait ensuite commencé de lui énumérer une liste de prénoms. Quand il avait entendu « Alam », son œil s'était « arrondi » et il avait répété les deux syllabes. Mais personne ne pouvait imaginer ce qui se passait au même moment, en écho, dans sa tête.

Le livre emporte l'adhésion par sa façon de se tenir sur la crête, entre le reportage et la grande prose dramatique.

Combien ce parcours résulte d'une succession de chocs et d'ébranlements auxquels le garçon doit faire face. Les cicatrices qu'il porte à la poitrine et à la tête, comme les stigmates d'une exécution ratée, laissent pressentir les turbulences extrêmes de cette existence.

Le roman d'Hubert Haddad se place d'entrée de jeu sous le signe de l'incompréhension et de l'ambiguïté. Il ne sortira pas un instant de cette ligne. Alors que le récit s'installe dans un va-et-vient entre différentes séquences parisiennes de la vie d'Alam et des épisodes antérieurs, dans son pays puis sur la route de l'exil, on peut à chaque instant mesurer

Le récit restitue ce passé encore brûlant. Alam, son... frère aîné, arrêté par les talibans. Malal, le voisin aux jolis yeux, trop fier et trop savante, qui fut violée, se défenestre à l'hôpital et laisse en lui une blessure toujours à vif. L'école publique, dont laquette il apprit à lire et écrire. L'amalgame adroitement de la coiffure et les bandes bleues qui tenaient la veille. Son premier transport de résine d'opium. Sa propre entrée chez les talibans, à onze ans (« le gosse ferait un jour un excellent kamikaze »). La double féchie qu'il porte sur lui, souvenir d'une légitime poussée de haine et du meurtre qui s'ensuivit. À cela, Hubert Haddad entremêle l'évocation du présent. La femme médecin qui examine le garçon. La classe d'alphabétisation, parmi d'autres écoles, serbe, kosovars, tutsis. La fugue et l'installation dans un squat à Bobigny. Les petits et grands trafics. L'attaque nocturne d'un gang. L'arrivée de la police et l'ancien « soldat de Dieu » dans la fleur des projecteurs... Une histoire ainsi se trome. D'une impressionnante constance. D'une formidable portée. Haussant ce personnage de petit paysan afghan à une véritable stature allégorique, sans rien laisser perdre du grain de sa vie. Le garçon, tôt confronté aux intérêts et à la violence, au mépris et à la peur, alors même qu'en lui s'affirmait un désir d'émancipation, a dû se construire à grands coups de contradictions, dans son pays puis dans l'exil. Il s'est bricolé un pauvre système de valeurs pour tenter de faire percevoir dans l'obscur, et ne s'y retrouve aujourd'hui pas davantage qu'hier. Une arme à la main, dans un petit salon de la banlieue, il arborera son parcours sans en avoir jamais perdu le sens. Sinon qu'aux dantes de la terre sont réservés, lui et là, le sang et les larmes.

LE SOIR

23 décembre 2011

Les enfants perdus de notre temps

Quatre ans après le superbe *Palestine*, Hubert Haddad nous emmène au fin fond de l'Afghanistan, à la rencontre d'un enfant des montagnes. Un gamin de onze ans, déjà seul au monde et qui, par un exceptionnel instinct de survie, parvient jusqu'à Paris et ses camps de rétention.

Avec son titre dont le double sens s'expliquera en cours de lecture, *Opium Poppy* fait des allers-retours dans le temps et dans l'espace. Extrêmement bien construit, écrit dans la langue exigeante chère à Haddad, ce bref roman coupe le souffle. Il nous fait découvrir le quotidien d'un enfant qui, de traqué, deviendra perdu.

Les bribes du destin de la famille d'Alam, le nom qu'il se donne quand on l'interroge sur son identité, racontent aussi bien la vie de tous les jours au Kandahar, les garçons amoureux des filles, les mères qui crient, les apprentissages à l'école, que la culture du pavot, les trafics d'opium et les interventions monstrueuses des intégristes. L'Afghanistan est en guerre. On ne sait pas toujours où sont l'ennemi, la vérité, le salut. Souvent il faut fuir.

Alam est un gamin traqué qui perd peu à peu son identité, oublie son grand frère tête brûlée, sa si belle voisine. Il devient un soldat de la cause. Mais là aussi, il devra partir. De nouvelles traques l'attendent quand le jeune clandestin débarque en Europe. D'autres encore quand il s'installera à Paris avec des marginaux du même pays que lui ou avec des drogués et des dealers.

Quelques éclaircies dans cet horizon sombre, quelques rencontres. Mais qui voudrait adopter pour de vrai le petit taliban ? Hubert Haddad signe un magnifique roman, qui prend aux tripes et dérange nos bonnes consciences occidentales.

Lucie Cauwe

Vendredi 27/05/2011

RENTÉE LITTÉRAIRE

18 AOÛT > ROMAN France

L'Evanoui

Un grand Hubert Haddad qui prend à bras-le-corps la barbarie de notre époque.



On ne sait si Hubert Haddad a lu André Gide. Mais une partie de son œuvre, la plus « engagée », rappelle l'une des devises fameuses de l'auteur de *Voyage au Congo* : « Assumer le plus possible d'humanité. » Sans discours ni grandes théories, en racontant

simplement soit ce qu'on a vu de ses propres yeux (dans le cas de Gide), soit ce qu'on a imaginé à travers des reportages dans la presse ou à la télé, comme Hubert Haddad. La méthode est semblable : un écrivain prend à bras-le-corps le réel de son temps dans ce qu'il a de pire, de plus barbare, et en tire un grand livre. De ceux qui font réfléchir et, peut-être, rendent meilleurs leurs lecteurs.

Il est évident que l'on n'oubliera jamais le héros l'*Opium Poppy*. Un jeune Afghan pachtoune sans nom qu'on appelle – dans son misérable village du Candahar où l'on cultive le pavot pour ne pas mourir de faim, entre les bombardements des Occidentaux et les représailles des talibans – l'Evanoui : parce qu'il est tombé dans les pommes lors de sa réconciliation. Puis qu'on nomme Alam, comme son grand frère, le Borgne, qui tournera mal et rejoindra les maquis islamistes. Alam le jeune, lui, a suivi



un temps les traces de son aîné, il a été la mascotte de Muhib, un chef de clan à la fois fanatique de la charia et parrain de l'opium. Il a même dû prouver sa bravoure d'enfant-soldat, dans des conditions inhumaines. Et il a survécu par miracle à une rafale de kalachnikov.

Sauvé par le commandant Hélène mais sans espoir de connaître un jour une vie normale dans son pays, il a emprunté ensuite la filière migratoire commune : Kaboul, l'Iran, la Turquie, la Grèce, l'Europe de l'Est, avant d'arriver à Rome. Dernière étape avant Paris. Alam rêve du pont de l'Alma ! Et il le verra. Il dormira même dessous, comme tant d'autres étrangers en situation irrégulière que l'Italie envoie en France ou en Angleterre. Au début, Alam se retrouve dans un centre de rétention pour mineurs, où il subit la funeste influence de Yuko, un petit caïd kosovar qui l'invite à le rejoindre dans

un squat de Bobigny. C'est là qu'il vit avec Poppy, sa copine junkie, qu'Alam aide à « nourrir le singe ». Alors que Diwani, la belle Rwandaise tutsie, pour tant martyrisée durant la guerre, l'incite plutôt à suivre des cours d'alphabétisation afin de trouver un boulot, de s'intégrer. En vain. Alam, plusieurs fois miraculé, n'échappera pas à son destin.

Alternant chapitres « afghans » en flash-back et chapitres « français » en direct, *Opium Poppy* est un roman riche en émotion mais sans pathos, rapide mais extrêmement dense, qui passe des descriptions d'une nature belle à couper le souffle à des scènes de violence apocalyptiques. On peut y lire une dénonciation du sort des enfants-soldats, l'une des pires hontes de notre époque, et un plaidoyer pour que chacun puisse vivre chez soi dans la paix, la dignité, mangeant à sa faim. Afin que nul ne croie que les migrants, pour la plupart, s'expatrient délibérément : « *Exil est une prison* », écrit Haddad.

Avec *Opium Poppy*, l'un des romans phares de cette rentrée, l'auteur de *Palestine* mériterait d'obtenir enfin un grand prix littéraire à l'aune de son talent. JEAN-CLAUDE PERRIER

Hubert Haddad

Opium Poppy

ZULMA

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 16,00 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-84304-556-0

SORTIE : 18 AOÛT



LIRE:

septembre 2011, prix Lire Virgin



Opium Poppy par **Hubert Haddad**, Zulma

Hubert Haddad raconte la vie d'un enfant afghan qui, pour fuir la violence, s'est réfugié à Paris. Il alterne les souvenirs de l'enfance meurtrie d'Alam dans un pays en guerre et son errance à Paris, lieu tout aussi impitoyable pour lui que l'Afghanistan. Les descriptions de ces deux réalités opposées (l'ocre contre le gris, le sa-

ble contre le béton, la chaleur contre le froid) se rejoignent dans la même solitude et la même cruauté. L'écriture de Haddad illumine ce récit poignant de moments de grâce. Il nous transporte avec les goûts, les odeurs, les sons tout au long de ce superbe roman où il défend l'innocence et la pureté avec un talent de conteur jamais démenti. (172 p., 16,50 €)

Stéphanie, Virgin Megastore/Lyon
Joachim, Virgin Megastore/Pfen de Campagne

octobre 2011



Opium Poppy par **Hubert Haddad**, 176 p., Zulma, 16,50 €

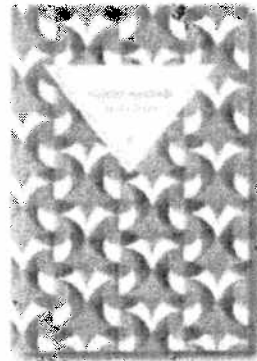
Hubert Haddad nous guide dans le chaos d'un afghan sur les traces d'Alam dit l'Évanouï, devenu un de ces enfants soldats appelés à tuer par soumission avant de suivre le chemin des exilés clandestins. Sur le fil conducteur du trafic d'opium, un roman dense, bouleversant, d'une grande force littéraire et poétique qui nous renvoie l'image barbare d'une insoutenable réalité.

Clo Brion, librairie Vandromme, Les Vans

dissonances

été 2012

OPIMUM POPPY
Hubert HADDAD
éd. Zulma - 2011
171 pages
16,50 €



Du ciel à la fange, le récit transmute ses substances : aucune scène de massacre qui ne résonne des litanies d'un vieux Sikh. Mûl émoi du cœur qui ne soit brouillé par la dépossession de soi. Pas une méditation sur l'univers qui n'éprouve le corps à corps avec le double. Alam, le petit clan-destin, a le don de traverser tous les êtres qu'il croise, sauf le sien, absenté depuis l'enfance. Le lecteur le porte à son insu, du cimetière de Panton aux montagnes afghanes défigurées par les affrontements entre insurgés et narcotrafiquants, d'un immeuble de Kaboul aux tentes d'un canal parisien. Parabole romanesque, sociale et politique, *Opium Poppy* figure l'enrôlement comme un arrachement, la violence comme un suicide, la haine comme un désespoir : oui, vitrioler celle qu'on aime, pour s'annihiler en elle. Mûl misérabilisme, mais une sensibilité obsessionnelle à l'intelligence cosmique des forces de la mort : « Puis les grands miroirs de l'aube oscillaient d'un coup, muant les ruisselements d'étoiles en un unique foyer de forge et l'air peuplé d'oiseaux en sombre terre morte ». Un récit vibrant d'une tendresse pour l'humanité traquée par son insatiable.

Tristan FELIX

Jeudi 2 août 2012

L'ORIENT
LE JOUR

ORIENT LITTÉRAIRE N°74, JEUDI 2 AOÛT 2012

Entretien

III

Enfance des barbaries ordinaires

Penseur universel, Hubert Haddad est un fakir de la littérature. Sa plume épouse l'abject du monde et s'élanche dans une tension poétique extrême entre imaginaire et crue réalité.

Né à Tunis en 1947, Hubert Haddad rejoint à l'âge de 5 ans ses parents en France. Les épreuves qui ont marqué son enfance traversent son récit *Camp du bandit mauresque* (Fayard 2005). À la fin de l'adolescence, c'est la poésie qui le capture. Il fonde alors la revue *Le Point d'être* dans la mouvance du surréalisme. Depuis *Un rêve de glace* (Albin Michel, 1974, Zulma 2005), Haddad entre dans une période de création foisonnante dont il n'est jamais sorti : romans, recueils de nouvelles, essais sur l'art ou la littérature, pièces de théâtre et recueils de poèmes se succèdent. Il est aujourd'hui considéré comme un acteur central du renouveau de la nouvelle dans la littérature française. Son œuvre est saluée par de nombreux prix, notamment le Grand Prix du roman de la SGDL 1998 pour *La condition magique* (Zulma 1998), le prix des Cinq continents de la Francophonie 2008 et le prix Renaudot Poche 2009 pour le magnifique *Palestine* (Zulma 2007).

Hubert Haddad, à la fois centré sur les sources de l'imaginaire et perché sur les déchirures de l'actualité, explore dès ses premiers ouvrages les territoires critiques de l'histoire qu'il balise au souffle du mythe antique ou contemporain. Sa pratique de l'écriture est fougueuse, plurielle, et conjugue la finesse de l'érudit à la gaieté ludique. En témoignent *Lumiers* (Zulma 2009), premier roman-dictionnaire salué comme œuvre majeure par les critiques, ou *Le Nouveau Magasin d'écriture* (Zulma 2006), lequel décline réflexion sur les livres et les auteurs,

ainsi que jeux littéraires inédits.

Dans *Opium Poppy*, Hubert Haddad nous plonge dans la mémoire torturée et amnésique d'un enfant afghan : Alam. Depuis le centre de rétention pour mineurs sans papiers de la banlieue parisienne où il se trouve et duquel il ne tarde pas à s'échapper, Alam entraîne les lecteurs le long d'une errance labyrinthique aussi hypnotique que cruelle : champs de pavot, montagnes arides et villes poussiéreuses afghanes, entrecoupés de trajectoires clandestines vers Istanbul ou Rome, se déversant dans Paris et ses banlieues aux couleurs et parfums d'égout. Les personnages les plus abjects comme les plus purs croisent le regard de Alam dans un monde qui confond adultes et enfants. Les petites guerres des petits seigneurs de la guerre côtoient les grandes. Les petites perversions du quotidien côtoient l'horreur à feu et à sang. Seule la mort fait la loi et Alam, qui n'a que dix ou onze ans, a déjà pactisé avec elle.

Les questions de l'identité et de l'exil se posent dans Opium Poppy comme dans tous vos romans. Ici, c'est autour du pavot, emblème de pouvoir, de corruption, de guerre et de mémoire perdue, que se noue l'intrigue.

Il s'agit de l'histoire d'un enfant à l'abandon qui cultive comme beaucoup de paysans afghans le pavot. Un paysan afghan vend la résine de pavot à 30 dollars, au même prix que des graines de tournesol, une misère ! Comme les cultures oubliées sont anéanties par les bombardements et les jeux des seigneurs de la guerre, les enfants, ici comme ailleurs, s'en trouvent captés.



© Sophie Bancel

Il y a environ 500 000 enfants-soldats dans le monde. Ce drame de l'enfant-soldat, j'avais envie d'en parler. Au Congo comme ailleurs, on attrape et recrute les enfants à la sortie de l'école. Sur cette planète, si on n'est pas bien né, dans la bourgeoisie ou l'argent, on est dans l'abandon dès qu'on nous sort de notre lopin de terre. Dès que les gens sont déplacés, ils doivent accomplir des exploits pour s'en sortir.

De plus, il y a une hystérie collective contre les individus différents ou marginaux, la société a besoin de boues émissaires et de brebis galeuses. Cette réalité sociopolitique est universelle et vient redoubler l'exil original qui est notre commun partage.

Pourquoi avoir choisi l'Afghanistan pour parler des enfants-soldats ?

À Paris, sous une bouche de métro non loin du canal Saint-Martin, vivent des enfants afghans. C'est en les voyant que l'idée m'est venue. Je suis allé au Rwanda où j'ai pu apprendre de près

adulte, parental, patriarcal, n'avait pas confiance en l'enfance parce que la plupart des enfants mouraient. Il y a un côté abrahamique dans tout cela. Le monde adulte est toujours dans un rapport un peu sacrificiel à l'enfance.

Le personnage principal de Opium Poppy répond au prénom de « Alam » : cela signifie-t-il douleur, drapeau, monde, ou tout cela à la fois, en arabe ?

Alam c'est tout ce que vous voulez. Je préfère a priori ne pas charger les mots de symboles et laisser l'inconscient travailler. Sinon on est vite prisonnier de quelque chose d'artificiel. Je ne pensais pas à un sens précis quand j'ai choisi Alam. Ce n'est qu'après que j'ai vu que cela pouvait avoir plusieurs significations. Ce qui est important, c'est que ce garçon de dix ans, amnésique et mutique, se retrouve dans un centre de rétention pour les jeunes immigrés sans papiers. Une psychologue lui lit une liste des noms les plus populaires

en Afghanistan. Comme il semble réagir au nom de Alam, elle le nomme ainsi. Le lecteur découvrira que Alam, ce n'est pas lui, mais qu'il accepte de porter ce prénom quand même.

Le thème de la geméllité, central dans votre œuvre, revient dans Opium Poppy en particulier à travers ce prénom. Partage, confusion ou ambivalence, c'est dans l'aller-retour entre les deux Alam que les tournants décisifs du récit s'opèrent.

Le double est très présent dans mon travail. C'est une hantise qui s'est concrétisée plusieurs fois de manière très mystérieuse dans ma vie. J'ai perdu vers l'âge de douze ans une carte d'identité qu'on venait de me fabriquer. Quelques jours plus tard, un garçon de mon âge et son père sonnent à notre porte. Ils avaient trouvé ma carte : le fils s'appelait Hubert Haddad comme moi. Sur le plan littéraire, je suis plutôt de l'avis de Proust ; au fond le biographique n'est pas nécessaire dans l'œuvre. La recherche devient un organisme où les éléments de la mémoire laissent certes des traces qui

se fondent dans le corps du texte, mais cet organisme a sa vie propre. Par ailleurs, à partir du moment où on est dans la désignation, dès lors que l'on parle, on est obligé de se dédoubler. Ce dédoublement est quasi ontologique. Baudelaire a merveilleusement parlé de ce dédoublement intérieur où l'un regarde avec stupeur, l'autre lui-même agit. Alam le Borgne par exemple est un personnage qui est dans l'ambivalence la plus extrême : il peut faire le bien le plus beau comme l'horreur la plus grande.

Alam fut surnommé des sa petite enfance : « L'Évanoui ». Plus tard, sa mémoire et son identité s'évanouissent aussi. La référence au soufisme est présente dans ce roman. « L'Évanoui » ne peut-il être considéré comme l'un des noms d'Allah ?

Cela peut être en effet un des noms de Dieu dans le soufisme. L'un des reproches qu'on a faits au soufisme est l'identification à Dieu. Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit plutôt de la disparition

en Dieu : devenir l'évanoui en l'Évanoui. Atteindre l'éveil absolu où il n'y a plus personne.

Vous écrivez, ce qui n'est pas sans rappeler Malmoud Darwich : « Il n'y a pas d'issue. L'exil est une prison-laquelle dans ce roman est à l'échelle du monde... »

Nous sommes tous plus ou moins dans un état comateux par rapport à la prise de conscience quant à la réalité du monde. Cette réalité est une forme d'exil, et cela sans nulle référence au religieux. Parce que nous sommes des êtres de langage. Nous sommes dans l'espace symbolique. Nous vivons sur un plan d'absence. Le langage est là pour nommer l'absence. Les moments de contact au monde sont extrêmement rares. Sinon, nous sommes toujours à rêver le monde, dans le lointain du langage, en exil.

Propos recueillis par
RITTA BADDOURA

OPPIUM POPPY de Hubert Haddad, Zulma, 2012, 176 p.



HUBERT HADDAD

CE QUE LA GUERRE PREND À L'ENFANCE

Comment peut-on perdre toute humanité alors qu'on est encore un enfant ? À quoi doit-on la perte de l'innocence ? Pourquoi aucune rédemption n'est-elle possible ? Le nouveau roman d'HUBERT HADDAD s'attache à répondre à ces quelques questions. Un roman bouleversant.

PAR MÉLANIE LA LOUPE, Librairie Lettre et Merveilles, Pontoise

« L'AMOUR NE PLEURE JAMAIS comme pleure le sang ». C'est sur cette certitude que se base le nouveau roman d'Hubert Haddad, un récit tout à la fois tragique, réaliste et percutant. En Afghanistan, au cœur d'un pays déchiré, un jeune garçon est découvert inconscient après une salve de tirs. Dès lors, le lecteur suit une obsédante descente aux enfers comparable à celle d'Orphée dans la mythologie grecque. Celui qui se nomme Alam a tout perdu pendant la guerre, jusqu'à ce prénom qu'il a emprunté à son frère, qui lui, n'a pas survécu à la barbarie dont est capable l'homme. Alam entame une fuite vers un monde qui le déteste peu à peu de son enfance. Se sentant traqué comme une bête, n'ayant de place désormais nulle part puisqu'il n'a plus de famille, il termine sa route en banlieue parisienne auprès de drogués et de petites frappes. Poppy, une toxicomane avec qui il se lie d'amitié, représente alors pour lui un remède contre le pire. Un mirage d'humanité leur semble à l'un et l'autre encore possible. En vain... Car où qu'il aille, la violence et le sang le poursuivent. C'est ainsi qu'au contact trop précoce de la guerre et des adultes sans scrupules, l'enfant perd son enfance et son innocence. De ce fait, Alam devient une arme terrible parce qu'il est perdu.

Très proche de *Palestine*, précédent livre d'Hubert Haddad, *Opium Poppy* est l'un des romans incontournables de la rentrée littéraire. Hubert Haddad saisit à la fois le portrait d'un enfant et celui d'une société dont le lecteur n'a pas à être fier. La beauté et la candeur sont les premiers à être éjectés d'un monde dépeint par Hubert Haddad avec un réalisme ravageur. C'est aussi une leçon d'empathie autant qu'un appel au civisme du lecteur que lance l'écrivain lorsqu'il met en avant les articles 13 et 14 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme : « Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence (...) et de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays. Devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile dans d'autres pays. » Hubert Haddad tente d'ouvrir les yeux de son lecteur. La chute dramatique du récit permet à l'auteur de prolonger sa réflexion sur les victimes de l'inhumanité. Cet enfant, dont la candeur au début du roman est presque touchante, devient une bombe à retardement dès lors qu'il n'a plus de cadre, de famille, d'amour, de toit... Lui que l'on nommait l'Évanoui en Afghanistan parce qu'il avait perdu connaissance lors de sa circoncision, finit par s'évanouir en même temps que toute chance de clémence. Le style d'Hubert Haddad, sublime de maîtrise et de poésie, accompagne le personnage. Le lecteur ne retrouvera pas le lyrisme de *Géométrie d'un rêve*, non, juste un ton parfaitement en accord avec ce jeune garçon perdu au milieu du pire. C'est une réflexion, un coup de poing, une balle dans le cœur que ce roman. •



Hubert Haddad
Opium Poppy
Zouma
176 p., 16,50 €

EN BOUT DE
Géométrie d'un rêve
parait au Livre de Poche.

OU EN LIGNE SUR PBO
H. Combes
Lib. Toucher la page
Cormbourg
I. Viale
Lib. Page et Plume, Limoges
R. Jourillon
Lib. L'As des Vieux
S. Roche
Lib. Saint-Pierre, Sens

Hérault du jour

L'Hérault du jour, dimanche 3 juin 2012

Une sélection d'auteurs à rencontrer à Montpellier par Jean-Marie Dinh. Photos Rédouane Anjousi



Ian McDonald
Anticipe l'Inde de 2040

De Ian McDonald, on peut dire qu'il a l'art de nous entraîner dans d'incroyables voyages, de la mythologie celtique à la cité indienne de Vārānaśī. C'est au bord du Gange, justement qu'il nous rencontre avec *Le Fleuve des dieux*. Ce roman d'anticipation nous propose dans le sous-continent indien à l'horizon 2040. Les nombreux destins individuels mis en scène par ce virtuose de la SF à échelle humaine, tisse le cadre d'un chaos à venir. Le désordre politique laisse place au développement sauvage des sciences et à une crise identitaire qui fait foirer des reconstructions religieuses et régionalistes. Avec cette vision prospective plausible, Ian McDonald réaffirme son style et son esprit critique. Refuser aujourd'hui de lire de la science-fiction sous prétexte qu'elle n'est pas assez littéraire n'est plus un argument valide. Ian McDonald compte parmi les auteurs qui ont fait le meilleur de la démonstration.

*Éditions Denoël 26,4 euros



Jonathan Stroud
Son Bartiméus séduit les ados

Jonathan Stroud est né en 1970 à Bedford. C'est un auteur de fantasy jeunesse. Il a commencé à écrire à l'âge de sept ans. Après s'être nourri de fantasy il termine ses études de littérature anglaise et devient éditeur de livres pour enfants. « *Les livres dans ma chambre sont pour moi comme des os dans la cage d'un lion* » confie-il sur son site.

En 1990, il publie ses propres travaux et rencontre rapidement le succès. Sa plus grande réussite est la trilogie de Bartiméus. Le Djin, sarcasme offre à l'auteur une voix d'expression dont il use avec un humour redoutable. Le monde où les magiciens font de la politique. La question du rapport au pouvoir passionne les adolescents qui y sont confrontés et le récit très dynamiquement traverse les civilisations, ce qui ne laisse pas les adultes indifférents. Bref tout le monde est concerné quelque part par ce démon très humain.

*Éditions Albin Michel



Titou Lecoq
Un roman une génération

Le premier roman de Titou Lecoq commence dans un lieu de culte et pourrait bien finir par en devenir un, livre suite. Plusieurs arguments étayent cette hypothèse. Né en 1989 Titou fait partie de la même génération que ses héroïnes. Il y a une réelle proximité entre l'auteur et ses personnages. On touche à une prose spontanée. Comme sur ses boîtes de stand Sauramps, où elle regarde passer *JP Kates et ses hommes faisant du pied à Ditz*.

Son premier roman *Les Morses** a rencontré un très bon accueil des lecteurs. On y trouve une bande de copines qui éprouvent de profondes difficultés à trouver leur place, ce qui les amène à rejeter les valeurs traditionnelles pour mettre à plénitude dents dans le monde nouveau. L'air de libération ce sont les sources Mortes où il est question de trouver un minimum de cohérence à l'héritage du féminisme.

*Éditions Au Diable Vauvert



S. Dounovetz
Un as de l'autodérision

« *La rose chez moi, c'était un art de vivre* ». Comme il le démontre dans son dernier livre *Je ne croyais plus** Soravel Dounovetz pète toujours au mieux de sa forme. Dans ce bouquin dont l'action se situe dans notre chère capitale régionale et ses alentours, l'auteur de polar s'inspire de marceaux autobiographiques, façon puzzle. Bati sur une trame simple mais pas facile. Intermittent du spectacle en fin de droit. Chef se doit de décrocher un boulot pour chômage. D'autant que sa copine Aliène vient de le quitter. Grâce à Tatras, directeur technique de deux gros festivals, il décroche le jackpot. Mais il faut parler anglais. Qu'à d'un imaginaire et d'une flexibilité cognitive sans limite, Serguel n'est jamais à cours pour se retrouver dans une galère et pour sans sortir. Ce qui vaut à cet antihéros par excellence, toute l'estime que lui doit une ville surbaissée.

*Éditions Le Dilettante 2012



Hubert Haddad
Sensibilités du monde

Poète, scénarier dramaturge et essayiste, Hubert Haddad, touche à tout avec une sensibilité qui porte une vraie vision du monde d'aujourd'hui. Il vient de signer *Opium Poppy**, l'histoire d'un petit paysan afghan aux yeux d'antillais, pris entre la guerre et le trafic d'opium. Un livre poétique sur l'enfance confrontée au tumulte de la violence. Payant l'architecte en ruine de son environnement ordinaire Alan poursuit son chemin de vie qui le conduit à traverser des frontières pour rencontrer des femmes qui ressemblent à d'immenses libellules, des victimes invalides, des figures de pierre et tenant, il ne doit plus s'agiter de sentir qui s'occupe des chevres et des moutons. Le lecteur évolue avec l'enfant dans les structures d'un monde sans repère. Autre regard sur la guerre de tous contre tous avec ce livre d'apprentissage l'auteur nous convie à retrouver le parfum de notre désir.

*Éditions Zulma 2011